



Louise, vous êtes une ingrats. (Page 735.)

bien de voir M. Gilles Despréaux, qui pense mal de moi, et vous voulez que je cesse de voir M. le coadjuteur parce qu'il pense mal d'un autre ? impossible !

La conversation en était restée là, et Scarron, par esprit de contrariété, n'en avait vu que plus souvent M. de Gondy.

Or, le matin du jour où nous sommes arrivés, et qui était le jour d'échéance de son trimestre, Scarron, comme c'était son habitude, avait envoyé son laquais avec son reçu pour toucher son trimestre à la caisse des pensions ; mais il lui avait été répondu :

« Que l'État n'avait plus d'argent pour M. l'abbé Scarron. »

— La suite au prochain numéro. —

RICHE ET PAUVRE

PAR

ÉMILE SOUVESTRE

(Suite.)

XXIV

ANTOINE A LOUISE.

« Quand je suis parti sans avoir pu vous dire adieu, chère Louise, j'emportais l'espoir de vous écrire, et cette espérance m'a consolé. J'ai toujours préféré les lettres aux entretiens. Soit timidité, soit gaucherie, je ne puis parler à personne sans éprouver un embarras invincible. Sentir un regard sur moi m'effraie ; je m'épouvante de ma propre voix, et si je me laisse emporter un instant et qu'il m'arrive tout à coup de m'entendre. j'éprouve le même

saisissement que le musicien obscur, exécutant une symphonie, qui s'apercevrait que tous les instruments se sont tus et qu'il joue un solo.

« En écrivant, je suis à l'aise, parce qu'on ne m'observe pas. Je n'ai pas à me préoccuper de ma pose, à m'inquiéter de mes gestes. Puis, mon esprit un peu lent s'accommode mieux de ce long monologue des lettres. Le dialogue l'étourdit, le trouble et l'effarouche. Il s'égaré au milieu de ce feu croisé, dans lequel il faut plus d'audace que de bon sens. Je cherche toujours l'ennemi à la place d'où est parti le dernier coup, tandis que, déjà ailleurs, il me fait d'un autre côté une nouvelle blessure.

« J'avais besoin de vous dire tout cela, pour vous faire comprendre le bonheur que j'éprouve à vous écrire. Ce que je n'osais, ce que je ne pouvais vous exprimer, je vais l'oser et le pouvoir maintenant. Oh ! que de fois, lorsque j'étais près de vous, j'ai désiré être absent dans ce seul but ! que de fois j'ai passé mes soirées à m'épancher dans des lettres que vous ne deviez jamais recevoir, et dans lesquelles je vous racontais tous les secrets de mes souffrances ou de mon amour !

« Un jour, je l'espère, vous me demanderez à voir ces lettres, Louise : nous les lirons ensemble, mais des yeux seulement, car les lire tout haut, ce serait parler, et toutes mes hontes me reviendraient.

« Les premières heures qui ont suivi mon départ de Rennes ne m'ont laissé que le souvenir d'un vague malaise. J'étais si étourdi de vous avoir quittée, que je me trouvais dans l'impuissance de penser. Le roulement de la voiture sur les pavés semblait avoir passé en moi ; je n'avais plus conscience de mon existence, je me regardais vivre avec étonnement et curiosité : tout me semblait un rêve.

« Mais, après ce premier trouble, j'ai été pris d'une crise d'émotion. J'ai pensé à la querelle que nous avons eue peu avant mon départ, à nos récriminations réciproques, à vos larmes, et j'ai été moi-même près de pleurer.

J'aurais voulu revenir sur mes pas pour implorer mon pardon et m'assurer que vous n'étiez plus triste ni irritée contre moi. Je me demandais comment nous avions pu en venir à ces extrémités ; je trouvais les causes de mon mécontentement misérables ; je m'accusais d'avoir été injuste et dur envers vous. Dans ce moment, je vous pardonnais tout, je vous approuvais sur tout. J'avais oublié ce qui m'avait souvent choqué dans vos habitudes ou vos opinions ; je ne pensais qu'à ce dernier regard que vous m'aviez jeté en partant, à cette larme que j'avais vue au bord de vos cils, à ce geste amical que vous m'aviez fait de la fenêtre quand la voiture m'emportait...

« Ah ! pourquoi n'avons-nous pas toujours, pour les objets de notre amour, cette indulgence sans bornes que nous inspire leur absence ? Comme nous regrettons alors les heures perdues dans de folles querelles, comme nous avons honte des larmes que nous avons fait verser ! Combien nous nous rappelons de charmes méconnus, de joies gaspillées ! Hélas ! on n'aime bien ceux que l'on aime que deux fois dans toute la vie : à l'heure du départ et à celle de la mort.

« Depuis que je vous ai quittée, j'ai pensé à ce que vous aviez fait, Louise, et à cette pension que j'aurais voulu vous voir refuser. Peut-être mon désir était-il né de l'expérience, peut-être aussi de l'orgueil ; car qui peut savoir au juste d'où viennent ces désirs ? Ils sont semblables à la source des fleuves, que forment mille ruisseaux souterrains dont on ignore l'origine. Cependant, Louise, je crains d'avoir eu raison pour l'avenir. Dans le monde, c'est moins du mal que du bien qu'il faut se défier. Le mal se guérit et s'oublie ; mais le bienfait accepté est une chaîne que l'on se rive à jamais au cœur. Je sais bien qu'une fois notre position améliorée, vous refuserez les largesses de la famille Boissard : mais vous ne pourrez plus vous délivrer du souvenir de l'obligation reçue ; il vous faudra payer votre tribut perpétuel de reconnaissance, et vous verrez que ces